

Sur *Le Palais des rêves*, à sa sortie en France

"Ismail Kadaré : un hymne à l'ambiguïté", Alain Bosquet, *Le Quotidien de Paris*, 12 septembre 1990

Il n'est pas de domaine ni d'état d'esprit qui soient étrangers au génie créateur d'Ismaël Kadaré, sans doute l'écrivain le plus riche et le plus divers de notre temps.

Dans *le Général de l'armée morte*, qui l'a révélé, il a su dire l'absurdité de la guerre, en lui donnant une dimension à la fois moqueuse et épique. Dans *Chronique de la ville de pierre*, il a su concilier le passé de son pays avec un élément de légende, aussi déformateur que superbe. Il a su, ailleurs, sous une forme romanesque et palpitante, s'expliquer sur le besoin de rompre, pour rester pur, chez un peuple fier et isolé. Il n'a pas négligé, dans un roman étourdissant comme *Qui a ramené Doruntine ?* L'aspect freudien et pirandellien de toute attitude humaine. Il a chanté l'apport grec de sa terre natale, sans oublier de poser des pièges aux historiens et aux rêveurs. On pourrait multiplier les exemples, tous d'un charme unique et mordant.

Le livre d'aujourd'hui, *le Palais des rêves* (1) est d'une ambition jusqu'ici inégalée. Comme pour le *Don Quichotte* ou le *Second Faust*, la trame en est claire mais l'interprétation à plusieurs inconnues, donc à mille possibilités. Dans un pays qui est l'Albanie mais aussi l'empire ottoman, un fils de famille puissante, tantôt au pouvoir, tantôt persécutée, Mark-Alem, cherche du travail, sans idée préconçue. Il se fait que l'empire est gouverné simultanément de deux façons : c'est une dictature réaliste très bien organisée en apparence, et c'est aussi un territoire où le plus grand soin est pris à collecter, analyser et interpréter les rêves des citoyens, encouragés avec insistance à en faire part dans les détails à une organisation aussi importante qu'un ministère : le Tabir Sarraïl ou palais des rêves. Le pouvoir temporel se fonde donc aussi sur l'invisible, l'aléatoire et, en chacun, l'involontaire. Il n'y a pas lieu de préférer le réel ou l'irréel. La dualité est indispensable.

Mark-Alem est affecté au bureau de la sélection des rêves. Il s'agit d'écarter les rêves sans substance ou qui sont falsifiés. On envoie aux archives les rêves anodins ou de série. Mais on répertorie les rêves plus complexes ou plus utiles, selon des règles précises, comme dans toute bureaucratie.

Malgré ses angoisses et ses incertitudes, Mark-Alem ne saurait passer pour une victime. S'il souffre des lourdeurs du système, il en fait bien partie. Entre le tangible et l'intangible, il ne se ronge pas. Mais au fur et à mesure qu'il monte en grade, il comprend que l'organisation de l'irrationnel est aussi aberrante et stérile que celle des choses et des sentiments quotidiens. Après la classification des rêves, il passe à leur interprétation.

C'est une responsabilité prestigieuse, qui comporte de grands risques. Qui sont ses supérieurs ? Il ne le saura jamais : l'appareil de l'État a, en quelque sorte, remplacé celui-ci : il est anonyme, d'avoir mille visages. Comment s'acquitter de ses tâches nouvelles ?

En fonctionnaire consciencieux, Mark-Alem se documente, descend aux archives, consulte les anciens. Ce qui est vrai fait place à ce qui est vraisemblable, et ce qui est vraisemblable à ce qui est aléatoire. Tout est incompatible avec tout, sans la moindre apparence du chaos ni du désordre. Le jour et la nuit, l'unicité et l'ubiquité, la certitude et l'incertitude : est-il possible de les démêler ? Un mystère domine ces énigmes-là : les autorités vivent dans la terreur d'une catégorie très rare de rêves, qu'elles désignent comme des maîtres-rêves. Ceux-ci ne peuvent s'interpréter, et ils sont susceptibles d'annoncer des cataclysmes épouvantables comme la guerre et la fin de l'empire. Arrivé peu à peu au sommet même de la hiérarchie, Mark-Alem prend conscience de ce phénomène. Le pouvoir est proche de l'apocalypse et de la disgrâce.

Plus qu'une allégorie ou qu'un conte philosophique, ce beau livre palpitant est un hymne à l'ambiguïté. Il ne sert à rien de décider que le rêve est supérieur à la réalité, car il comporte aussi sa part d'arbitraire et de terreur. Toute croyance est ici dénoncée, comme tout ésotérisme ou toute idée surréaliste. En même temps, les tares du monde cartésien ou marxiste sont tout aussi féroce ment dépeintes. Ni réel ni religion, ni poésie ! Ismaël Kadaré prêche-t-il pour une fatalité à plusieurs têtes ? Il n'est pas question de sortir du dilemme : il est synonyme de beauté et de grandeur. Voici un an, à propos du même écrivain, nous demandions au comité Nobel de le couronner.

Qu'attendent-ils, ces messieurs de Stockholm ?

(1) *Le Palais des rêves*, d'Ismaël Kadaré. Remarquable traduction de Jusuf Vrioni. Fayard. 244 pages.